

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On a pu en tous lieux dans tous les bureaux de poste.
 Les abonnements non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (Napoléon).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Elégances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LES CHEFS BARBARES CONTEMPLANT LEUR ŒUVRE



À l'époque où ils tentèrent de marcher sur Paris, les barbares, poursuivant leur œuvre de destruction, ravagèrent, on le sait, plusieurs villes et villages. Bermericourt, dans la Marne, ne fut pas épargné, et les obus ennemis fauchèrent la majeure partie de ses habitations. Depuis leur retraite, les soldats de Guillaume occupent d'ailleurs ce petit pays, où ils peuvent contempler à leur aise les ruines qui les entourent et particulièrement celles de la pauvre église qu'ils n'ont pas su respecter.

L'équivoque bulgare

On annonce officiellement que la Bulgarie a obtenu des syndicats des banquiers austro-allemands une avance de 150.000.000 de francs sur l'emprunt qui avait été contracté l'année dernière avant la guerre. Cette avance est faite d'ailleurs sous certaines conditions, dont la principale serait qu'elle servirait à payer les commandes d'armes et de matériel à l'industrie allemande (?)

On en a conclu, avec trop de hâte, je crois, que le gouvernement de Sofia, dont la politique est restée jusqu'ici indécise et équivoque, aurait ainsi marqué son choix dans l'éventualité d'une intervention militaire de certaines puissances neutres.

Je ne puis penser qu'entre les Alliés, dont elle peut attendre le concours financier aussi bien que les garanties sûres et équitables pour ses aspirations nationales, et les deux empires de proie qui cherchent à s'assurer sa complicité en attendant d'en faire leur victime, la Bulgarie se soit décidée à préférer l'aventure avec ses risques et périls. Le roi Ferdinand et ses conseillers seraient-ils frappés du même aveuglement qui les a précipités dans les défaites et les humiliations de la seconde guerre balkanique ?

On se rappelle qu'après les succès de l'alliance des quatre Etats : Bulgarie, Serbie, Grèce, Monténégro, qui avaient amené les Bulgares aux portes de Constantinople et mis l'empire ottoman à la veille d'être expulsé d'Europe, la Bulgarie se montra intransigeante sur le partage de la Macédoine et retourna brusquement ses armes contre les Serbes et les Grecs. Cette volte-face inouïe, qui eut toute l'apparence d'une trahison, était le résultat des intrigues et des excitations austro-allemandes. En effet, l'Allemagne et l'Autriche se rendaient bien compte que la victoire des Etats balkaniques et, en particulier, l'accroissement de la Serbie et l'occupation de Salonique par les Grecs, ruinaient tous leurs plans d'influence et d'expansion en Orient. Les Turcs étaient réduits à l'impuissance, le rêve de la grande colonie germanique d'Asie Mineure et de Mésopotamie s'évanouissait.

La Bulgarie n'eut pas à se louer d'avoir cédé aux suggestions de Vienne et de Berlin. Battue par les Serbes et par les Grecs, elle dut reculer honteusement devant l'armée turque, qui profita des circonstances pour reprendre Andrinople sans coup férir.

Sur ces entrefaites, la Roumanie intervenait pour mettre fin à cette guerre fratricide et forçait la Bulgarie à signer le traité de Bucarest. La Bulgarie perdait ainsi les avantages qu'elle avait acquis au prix de tant de sang versé.

Il ne faut donc pas s'étonner que le gouvernement de Sofia ait gardé quelque amertume et quelque ressentiment de ses déboires encore récents. Or, voilà que la grande guerre européenne survient au moment où il commençait à réorganiser son armée, peut-être en vue de nouvelles entreprises, tout au moins pour reprendre vis-à-vis des anciens alliés une forte position d'avenir. La Serbie est attaquée par l'Autriche. La Grèce et la Roumanie restent neutres, mais leur attitude oblige la Bulgarie à se tenir sur la réserve.

Actuellement, la victoire des Serbes et les projets d'intervention de la Roumanie ont mis le gouvernement bulgare dans un extrême embarras. Il reste balancé entre les défaillances de sa politique germanophile, les sentiments réels de la nation et les intérêts du royaume. Il n'est pas possible qu'à Sofia on ne finisse par voir clair et que l'on ne comprenne pas que le triomphe des Alliés rendra le juste équilibre à toute l'Europe. Le peuple et l'armée bulgares ont donné trop de preuves de leur valeur et de leur sens national pour se laisser entraîner à des actes de guerre contraires à la justice et au droit, et risquer ainsi de se suicider comme la Turquie.

Général X...

M. Daneff opte pour la Triple Entente

SOFIA. — M. Daneff, dans un discours prononcé au club de son parti sur la politique de la Bulgarie, a fait ressortir la supériorité diplomatique et économique de la Triple-Entente; la seule issue pour la Bulgarie, si elle veut pouvoir réaliser ses aspirations, a-t-il déclaré, est de se ranger aux côtés de l'Entente. (Havas.)

AUJOURD'HUI, dixième fascicule
de l'ENFANT de la GUERRE
le pathétique récit de Gabriel MARUL.
Dimanche 14 février, onzième fascicule.

COMMUNIQUEES OFFICIELLES

du Mercredi 10 février (12^e jour de la guerre)



15 HEURES. — La journée du 9 février n'a été marquée que par des combats d'artillerie assez intenses sur quelques points du front, notamment sur l'Aisne et au Champagne.

Une seule action d'infanterie, peu importante d'ailleurs, est signalée en Lorraine, au nord-est de Manonville, où un de nos détachements a refoulé des postes ennemis du Remanchois sur Lointrey.

23 HEURES. — Pendant la nuit du 9 au 10, nous avons fait sauter, à La Boisselle, trois fourneaux de mines et nous avons réussi à occuper les entonnoirs malgré une contre-

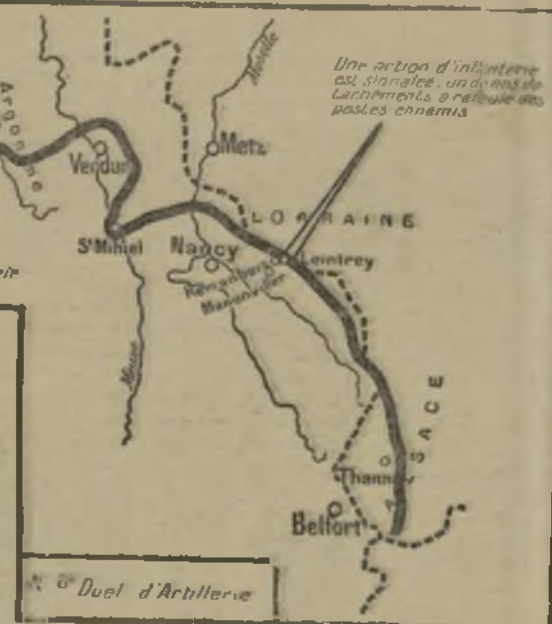
attaque que nous avons repoussée à la baïonnette.

En Argonne, tirs d'artillerie et lancement de bombes de part et d'autre, notamment dans la région de Bolante et de Bagatelle. Aux dernières nouvelles, on signale une attaque très violente, mais infructueuse, des Allemands sur l'ouvrage Marie-Thérèse.

En Lorraine, à la Hêlère est de la forêt de Parroy et au nord de cette forêt, nos avant-postes ont facilement repoussé une attaque ennemie.

La petite action signalée dans le communiqué de 15 heures, au nord-est de Manonville, s'est achevée en une poursuite des Allemands par nos hussards.

Dans les Vosges, à la Fontenelle (Ban-de-Sapt), une attaque ennemie a été enrayée.



SUR LE FRONT RUSSE

L'offensive russe se poursuit avec succès

PÉTROGRAD. (Communiqué du grand état-major). — Les Allemands, qui s'étaient massés graduellement en Prusse orientale, après avoir appelé ces jours derniers des forces fraîches, ont fait l'énergique reconnaissance et, le 7, ils ont passé à l'offensive avec des forces considérables dans le secteur Horzell-Johannishurg. Ils ont entrepris des opérations actives simultanées sur les deux ailes du front, en Prusse orientale également dans la région de Lasdehren, où, en repoussant une attaque, ils réussirent à exterminer presque complètement un de nos bataillons, ainsi que sur la route de Rypin, où notre cavalerie s'est concentrée près de Serpetz.

Sur la rive gauche de la Vistule, le 8, l'ennemi n'a entrepris aucune opération active. A en juger par le nombre des cadavres abandonnés devant leurs positions, les Allemands semblent avoir perdu en tués et blessés, durant les six jours de leurs attaques contre les positions russes de Borjmo-Goumine-Vollachildkowska plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

Dans les Karpathes, le combat continue dans la région de Bartfelds-Svidvik, où l'ennemi a tenté des opérations actives, mais sans soutenir l'intensité du combat, et d'où il s'est retiré en laissant des prisonniers entre nos mains.

Dans la région du col de Louplou, notre offensive se poursuit. Nous avons capturé au cours de la journée 69 officiers et 5.200 soldats plus 18 mitrailleuses.

Des colonnes allemandes ayant traversé le col de Toukhola, ont prononcé, le 7, vingt-deux violentes attaques contre les hauteurs que nous occupons dans la région de Kozionwka. Les Allemands marchaient à l'attaque en rangs serrés. Sous un feu croisé, violent, l'ennemi s'empara deux fois d'une hauteur, mais il en fut délogé par une contre-attaque de notre infanterie, après un long combat à la baïonnette. Les pertes subies par les Allemands, avant d'être repoussés, sont sans précédent dans l'histoire.

Les pertes allemandes à Kozionwka

Sur l'attaque des hauteurs de Kozionwka, dont il est question ci-dessus, on télégraphie officiellement de Pétrograd :

Après d'attaquer les positions russes près de Ko-

zionwka, les Allemands ont commencé, dans la nuit du 7, leur concentration. Ils ont dessiné une offensive irrésistible par colonnes. Les pertes subies par leurs premiers rangs n'ont pu arrêter les rangs suivants; les attaques allemandes étaient soutenues par un feu très violent d'artillerie lourde.

Après avoir réussi à s'emparer d'une hauteur importante de la position russe, ils en ont été rejetés à coups de baïonnette. Les attaques se sont succédées sans interruption. Vers le soir, les Allemands, avec de grandes forces, ont réussi à s'emparer de notre position, mais ils en ont été délogés à la suite d'un combat désespéré, après que toutes leurs forces de résistance eurent été épuisées par une contre-attaque générale accompagnée d'une charge à la baïonnette.

Tous les versants étaient jonchés de cadavres allemands. Devant un seul des bataillons russes on en a compté plus de mille. Parmi les trophées capturés près de Ramion, on compte trois projecteurs.

A Rawka, près du chemin de fer de Skernewice, nos fantassins ont lancé huit torpilles dans les tranchées allemandes et y ont causé de grands dommages. Nos aviateurs ont bombardé des trains allemands près de Rawa-Nowydwor et des troupes dans la région de Schitzke.

MM. Poincaré et Millerand sur le front

Le président de la République, accompagné du ministre de la Guerre, a quitté Paris hier soir pour aller passer quelques jours au milieu des armées.

La guerre aérienne

Un aviateur français survole Gand

On nous mande de Dunkerque, à la date du 5 février : Un aviateur français a survolé, jeudi soir, la ville de Gand. Il a détruit, avec ses bombes, un hangar qui contenait une grande quantité d'essences.

Un avion allemand se dirigeant sur Dunkerque a été signalé de Zuydcoote, à 11 heures ce matin. Accueilli par une vive canonnade, cet avion n'a pu continuer sa route et est reparti, dans l'est, vers les lignes allemandes.

Un avion autrichien sur Pojarewatz

Nich. — Le 6 février, un avion autrichien a volé pendant tout l'après-midi au-dessus de la ville de Pojarewatz, sur laquelle il a lancé des bombes; cinq sont tombées dans la ville, où un enfant a été blessé; trois autres sont tombées hors de la ville.

NOS LEADERS

Un homme d'Etat

On affirme que M. Paul Hymans deviendrait ministre de Belgique à Londres. Au temps où la Belgique et la France avaient des partis politiques, M. Paul Hymans était, au Parlement belge, leader du parti libéral. Depuis la guerre il est entré dans les conseils du gouvernement. Il représente au ministère les libéraux, comme M. Vandervelde y représente les socialistes. Il est homme à rendre d'éclatants services à sa patrie dans la mission nouvelle qu'on est sur le point de lui confier. Il lui plaira de rendre de tels services en Angleterre, car je crois bien que des affinités intellectuelles et morales singulières le rapprochent de nos amis anglais.

Les Belges gardent toujours, dans toutes les manifestations de leur vie nationale, une personnalité vigoureuse. Il y a quelques années, un épique français — le nommerai-je ? c'était M. Raymond Poincaré — faisait, à Anvers, une conférence qui obtint un succès considérable. Dans cette conférence, il louait judicieusement les écrivains de Belgique d'enrichir notre langue sans la dénaturer, de l'élargir et de l'assouplir sans la désarticuler ; et il soulignait leur originalité et notre goût pour eux en protestant « qu'aucun Français ne songe à leur demander de prendre à Paris une sorte de mot d'ordre ou de ralliement littéraire ». L'indépendance et l'originalité que M. Raymond Poincaré constatait alors chez les écrivains belges, elles existaient aussi chez leurs parlementaires. Et il est évident que ce qui en tout temps pouvait distinguer de nos meilleurs parlementaires (nous en comptons d'excellents) un parlementaire comme M. Paul Hymans, c'est que M. Paul Hymans était très particulièrement enclin à admirer le parlementarisme anglais, et ses coutumes, et ses traditions, et ses inspirations, et son esprit, son âme même. De profondes sympathies françaises, et si je peux dire, des penchants anglais très déterminés, une riche culture, une rare éloquence, le sens de la vie et de l'action, avec cela le sentiment très net du rôle nécessaire de la patrie belge : voilà les éléments d'une originalité élégante et forte pour un homme d'Etat. Or, il apparut vite que M. Paul Hymans serait un homme d'Etat digne de beaucoup d'estime.

Il fut parlementaire à la fleur de l'âge. Il le fut avec amour, avec joie. Il semblait avoir été nourri dans le Parlement pour le Parlement. Fils de parlementaire, il était à vingt ans bibliothécaire de la Chambre. Il voulut être l'historien du parlementarisme. Ses livres, publiés avant qu'il ne fût député, attestaient son souci dominant de l'histoire parlementaire. Les livres qu'il publia depuis attestèrent encore que le Parlement pouvait être le centre, le sanctuaire de la vie nationale. Au reste, réaliste et tacticien incomparable, praticien politique autant que théoricien, M. Paul Hymans fut presque tout de suite le chef du libéralisme modéré, le leader du parti libéral à la Chambre des représentants. Le leader du parti : donnez à ces mots toute leur énergie et toute leur ampleur, car le Parlement belge, comme le Parlement britannique, fut toujours sur ce point fidèle aux leçons et aux souvenirs du passé. M. Paul Hymans, d'ailleurs, était lui-même très persuadé des effets salutaires de la puissante organisation des partis politiques. Dans un admirable discours, que naguère à Paris il prononçait à la tribune de la Société des Conférences étrangères, M. Paul Hymans démontrait que l'existence de partis solidement constitués est une condition de santé politique et que la circulation même, à travers le pays, de grands courants politiques unitaires est une garantie de cohésion nationale ! Cohésion garantie par les robustes partis, n'est-ce point pour cela qu'en des heures tragiques la Belgique a donné au monde un merveilleux exemple d'unité ?

Mais avant que ne se fit entendre l'appel impérieux du destin, les partis parlementaires en Belgique, dans leurs contradictions et leurs luttes, travaillaient assidûment au progrès politique et social. M. Paul Hymans accomplissait cette tâche par une incessante propagande oratoire. Et quel orateur ! Il n'admet pas, lui, que l'éloquence soit un dissolvant, qu'elle dilue l'énergie dans des mots. Il professe, au contraire, que l'éloquence souvent suscite, prépare, commande l'action, ou bien l'accompagne, l'intensifie, lui fait écho. Il professe même que l'éloquence peut être par elle-même et en soi une action. Il sait que l'on peut toujours parler efficacement de la liberté et de l'égalité. Les grands thèmes de la liberté et de l'égalité, disait-il, ne seront jamais, dans notre symphonie politique, noyés sous les ondes sonores. Ils reparaitront toujours, ils resteront les thèmes dominants qui éveilleront les re-

frains populaires auxquels l'écho des foules répondra. » Parler de la liberté et de l'égalité, c'était agir pour elles. Aujourd'hui, M. Paul Hymans, homme d'Etat, agit pour la liberté essentielle de sa patrie, condition de toutes les autres libertés. Il a la même discipline, la même méthode, la même foi, la même flamme que lorsque, leader du parti libéral, il prononçait de beaux discours agissants. Et voici que la victoire s'annonce pour l'avenir prochain !

J. Ernest-Charles.

Échos

La bienfaisante interdiction.

Les bienfaisants effets se font déjà ressentir en Russie de l'interdiction relative à la vente de la vodka. Mme Anna Omohundro, une Américaine qui a vécu trois ans à Pétersbourg et à Moscou, a raconté, à ce propos, la touchante anecdote que voici :

« La chose est arrivée dans ma propre demeure, dit-elle. Un matin, une de mes servantes s'est présentée à moi, s'est mise à genoux et m'a exprimé son désir de quitter mon service. Comme je lui demandais le motif de cette décision soudaine, elle répondit : « Madame voulait bien m'accorder mon dimanche pour le vivre chez moi. Je n'y fus jamais heureuse. Mais maintenant, tout mon bonheur est à la maison et j'y veux retourner. Mon mari, qui ne boit plus de vodka, n'est plus jamais ivre. Il est toujours gentil avec moi. Comment le quitterais-je désormais un seul instant ? »

Leur or.

A bord d'un navire suédois quittant récemment un port allemand, s'était embarqué un Danois, qui joua un bon tour aux douaniers du kaiser. Ceux-ci faisaient, parmi les bagages des voyageurs, l'investigation la plus sévère. Pas un papier, pas une carte postale qui ne fussent examinés en tout sens. Dans sa malle, le voyageur dont il s'agit avait emporté de nombreuses boîtes d'allumettes. Interrogé sur ce « chargement », il dit : « Un caprice ! Les allumettes sont si bonnes en Allemagne ! » Flattés, les douaniers impériaux laissèrent passer. Mais, au large, l'homme raconta son truc. Chaque petite boîte était remplie de pièces d'or, sous une mince couche d'allumettes. Il emportait ainsi treize mille marks qui n'ont jamais reçu l'estampille de guerre, dans les banques de l'Etat germanique.

Encore une histoire d'allumettes.

Un ancien lutteur, qui n'avait jamais eu de très grands succès, se dégoûta du métier, il y a huit ans, et se retira dans un village du Nord, où il exerce encore la profession de boucher. L'autre matin, pipe aux dents, un soldat anglais — les troupes britanniques sont dans le pays — entra dans la boucherie et, avec un geste qu'il croyait expressif, dit au maître du lieu :

— Matches ! Box of matches !

Le boucher ne savait pas l'anglais, mais il comprit tout de suite. Fort étonné, il considéra ce soldat singulier qui venait ainsi, de but en blanc, lui proposer un match de boxe !

— Ah ! vous savez que j'ai été lutteur ? répondit-il joyalement. Eh bien, si ça vous fait plaisir...

Le métier ressortait, du coup. Voilà notre boucher qui retrousses ses manches et qui, devant sa porte, se campe dans l'attitude du parfait boxeur. L'Anglais, à son tour, considère avec stupéfaction un Français aussi sportif.

— Aoh, yes ! accepte-t-il.

Un sujet du roi George ne refuse jamais, dans des circonstances de ce genre. Aussi Tommy, en riant, fait face à l'adversaire, et, déjà, cherche la bonne place.

Surgit un officier des armées britanniques. Il s'enquiert près de son soldat, qui avoue ne pas comprendre pourquoi on lui répond par une séance de boxe quand il demande une boîte d'allumettes. Mais l'officier, qui sait le français, part d'un rire homérique, et, au boucher, à son tour stupéfait :

— Monsieur, vous vous trompez, ce n'est pas match de boxe, c'est box of matches, boîte d'allumettes, entendez-vous, une boîte d'allumettes pour sa pipe !

Le lilas.

Deux lignes pour le sauver. Nos petites voitures, depuis peu, en sont pleines,

Je te revois sous le dais de verdure

Que forment les lilas aux panaches fleuris,

disait notre Béranger devant cette charmante fleur, l'un des plus jolis cadieux que Constantinople et l'Orient, il y a quatre siècles, aient fait à nos jardins.

Le Veilleur.

Lire DEMAIN :

Nos leaders : HENRI DE RÉGNIER.

de l'Académie française.

Armée et Marine.

A LA DOUMA

La Russie proclame "l'union immuable"

La Douma a entendu deux importants discours. Le président du Conseil, M. Goremykine, a affirmé « la foi du peuple russe dans le triomphe, qui se transforme en certitude », et salué l'affranchissement de l'industrie russe du joug allemand.

Le ministre des Affaires étrangères, M. Sazonoff, a exposé les responsabilités de l'Allemagne dans la genèse du conflit européen ; il a signalé les vains efforts tentés par le germanisme pour semer la division entre les Alliés :

« Heureusement, dit-il, les efforts ont échoué pileusement. Le monde sait que l'union des alliés est immuable, devient chaque jour plus étroite et tend à un but unique : détruire la puissance militaire de l'ennemi pour créer un état de choses, permettant à l'Europe de jouir d'une paix stable. »

A cette œuvre commune, chacun des alliés apporte sa contribution ; tous s'entraident ; la France et l'Angleterre ont admiré les efforts de la Russie qui a jeté dans la lutte des bataillons innombrables et qui combat avec succès contre trois empires sur un énorme front.

Pour notre part, nous admirons grandement la vaillance sans exemple des alliés ; nous nous rendons parfaitement compte de leurs concours sur terre et sur mer.

Je n'aurais garde d'oublier la Belgique héroïque, dont les exploits et les souffrances lui ont acquis une gloire immortelle.

Je saisis également cette occasion de ma présence au milieu des représentants de la nation pour exprimer aux alliés notre reconnaissance cordiale de leur concours actif. Notre union étroite a une valeur autrement importante et s'est élargie ces jours derniers par une nouvelle entente financière et économique dont le rôle, dans la solution des problèmes compliqués de l'avenir, ne vous échappera pas. Il résulte de cette entente que la Russie et ses alliés ont organisé la lutte contre l'Allemagne avec la résolution de la mener définitivement à bonne fin.

Après avoir dénoncé l'ingérence allemande dans la politique turque, M. Sazonoff rend un hommage applaudi à l'héroïsme de la Serbie, « la nation sœur », et à la vaillance du Monténégro, constate avec satisfaction le caractère amical des relations avec la Roumanie et la Grèce, exprime sa reconnaissance pour les services que l'Italie, l'Espagne et la Suède ont rendus à la Russie.

L'Assemblée a fait une ovation méritée à M. Sazonoff dont les déclarations loyales et nobles auront un retentissement profond chez les Alliés et chez les neutres. Elle a adopté à l'unanimité une motion par laquelle elle atteste « la résolution inflexible de la nation russe de faire la guerre jusqu'à ce que des conditions assurant la paix européenne et le rétablissement du droit et de la justice soient imposées à l'ennemi. »

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Sire, d'où faut-il dater votre ordre du jour ?

— Dater-le de Vincennes, ça fera bon effet.

(Nuy Blas.)

M^{me} Béchoff est écrouée à Saint-Lazare

Le mandat d'amener décerné, dès le début de l'instruction, contre Mme Béchoff, dont la complicité apparaissait à tous comme des plus évidentes, a été exécuté avant-hier matin, sur l'ordre du commandant Marsay, chargé de l'enquête.

Cette arrestation, tant différée, donnera satisfaction à l'opinion publique, en même temps qu'elle hâtera l'instruction. On estime que cette dernière, dans ces conditions, sera close à la fin de la semaine.

Depuis son départ de l'avenue Henri-Martin, coïncidant, on s'en souvient, avec une manifestation hostile de quelques femmes de mobilisés, Mme Béchoff avait élu domicile dans un hôtel situé non loin du Palais-Royal. C'est là, très discrètement, qu'elle a été mise en état d'arrestation.

A onze heures du matin, une automobile particulière s'arrêtait devant la porte de l'immeuble, et deux civils en descendirent. C'était un commissaire de police spécial aux armées, accompagné d'un inspecteur.

Ils se firent indiquer, au deuxième étage, l'appartement occupé par l'amie de Desclaux, et ce fut cette dernière qui vint leur ouvrir.

Le commissaire déclina sa qualité et exhiba le mandat dont il était porteur.

Tout de suite, Mme Béchoff se répandit en véhémentes protestations.

— C'est fou, insensé, s'écria-t-elle. Il n'y a pas, dans cette affaire, de quoi fouetter un chat. Desclaux a des ennemis. Ils veulent se venger, mais leurs efforts seront vains. Nous serons acquittés !

Quand elle fut calmée, Mme Béchoff, pleine de confiance, s'installa dans un opulent manteau de fourrure et, se tournant vers le commissaire :

— Je suis prête à vous suivre, monsieur !

L'automobile attendait. L'inculpée y prit place rapidement. Dix minutes plus tard, les portes de la prison s'ouvraient devant elle.

Les formalités d'écrou accomplies, le directeur de la prison la conduisit jusqu'à la cellule, ou plutôt la chambre qui lui était destinée.

Cette chambre est comprise dans le quartier de la pistole, à l'extrémité d'un couloir sur lequel ouvrent quatre pièces du même genre.

Mme Béchoff ne sera pas la seule avec ses tristes pensées. Une sœur de charité lui tiendra compagnie et une déléguée, purgeant une peine légère, lui servira de domestique.

L'heure du déjeuner était venue et la prisonnière absorba, de fort bon appétit, les provisions qu'elle avait commandées, cette fois, dans un restaurant du boulevard de Strasbourg.

Peu après, survenait son avocat, M^r Charles Philippe, avec lequel elle eut un long entretien.

Mme Béchoff est inculpée de vol par recel de vivres destinés à l'armée. Elle occupe, à Saint-Lazare, la pistole habitée, au printemps dernier, par Mme Caillaux.

Le "Dacia" n'a pu encore quitter Norfolk

NORFOLK (Virginie). — Le Dacia n'a pu repartir, par suite d'une grève, onze hommes de l'équipage ayant allégué leur crainte d'être saisis par les autorités anglaises.

Pendant, les agents de la navigation annoncent que le Dacia partira probablement aujourd'hui (Information.)

La méfiance gagne les neutres

Bien que l'Allemagne n'ait plus un seul pneu à exporter, puisque par tous les moyens possibles elle cherche à se procurer au dehors les caoutchoucs et les pneus dont elle a le plus pressant besoin, la Société Continental de Hanovre avait pris soin de mettre sur ses poteaux-réclames des Pays-Bas, et cela depuis la guerre, des indications en lettres d'ornes et des flèches de direction, spécialement à la traversée des carrefours.

Le journal hollandais le *Télégraaf* a publié, ce surlent un article sous le titre symptomatique : « Des poteaux indicateurs à enlever ». Il y disait que les bourgeois des de plusieurs localités avaient fait supprimer ces réclames, et ajoutait : « Peut-être qu'ailleurs qu'en Hollande on n'a pas donné assez d'attention à de semblables poteaux... »

Dans une lettre publiée ultérieurement par le *Télégraaf*, la marque Continental a cherché à expliquer pourquoi elle avait fait placer ces nouvelles indications beaucoup plus hautes que les anciennes : « Pour rendre service aux Hollandais, afin de pouvoir être vues à très grande distance. »

En cas de conflit, il est évident que les largettes des poteaux allemands profiteraient encore plus que les touristes néerlandais de cette visibilité !

Le rédacteur a fait suivre la lettre de la firme boche de l'observation que la grande énigme n'était pas expliquée, mais que les autorités militaires hollandaises, dans l'intérêt national, avaient exigé l'enlèvement de ces poteaux.

Vous voyez, les neutres eux-mêmes commencent à se méfier !

La menace de blocus n'intimide pas les Etats-Unis

NEW-YORK, 10 février. — D'après le correspondant de la *Tribune* à Washington, le gouvernement américain estimerait que l'Allemagne peut proclamer zones de guerre toutes celles qui lui plairont pourvu que les droits des neutres y soient protégés.

Ce correspondant affirme également que le département d'Etat a été informé que les Austro-Allemands considéreraient toute protestation ou intervention américaine au sujet de la mise en vigueur des règlements allemands concernant la zone de guerre comme contraire à la neutralité, parce que les Etats-Unis n'ont pas protesté contre la déclaration de la Grande-Bretagne comprenant la mer du Nord dans la zone de guerre.

L'Allemagne menace toujours

AMSTERDAM. — Suivant un télégramme de Berlin à la *Nieuwe Rotterdamse Courant*, la presse allemande déclare que si les Etats-Unis acquiescent à l'emploi abusif fait par la *Lusitania* du pavillon américain, aucun respect ne devra plus être manifesté aux neutres dont les navires devront être coulés comme s'ils étaient anglais, car ce serait un suicide pour les sous-marins allemands d'être obligés de se livrer à des enquêtes.

Les journaux ajoutent qu'après le 18 février il ne pourra plus s'agir de contrebande ou de non-contrebande dans les eaux britanniques, puisqu'elles seront alors toutes déclarées zone de guerre. (Information.)

Un avion allemand abattu près de Verdun

Un avion allemand a été abattu près de Verdun. Le pilote, lieutenant von Hiden, avait, en septembre dernier, jeté sur Paris des bombes et des proclamations invitant les Parisiens à se rendre aux armées allemandes, qui, disaient les proclamations, marchaient victorieusement sur Paris.

Dans la région de Cagny (Aisne), un de nos aviateurs a détruit un ballon-signal. (Officiel.)

Les relations russo-japonaises

PÉTROGRAD. — Dans son discours à la Douma, M. Sazonoff a traité la question de l'Extrême-Orient. Le ministre des Affaires étrangères a déclaré que les accords signés en 1907 et 1910 avec le Japon ont porté leurs fruits pour la guerre actuelle.

Le Japon est avec nous, ajoute M. Sazonoff, il a chassé les Allemands de l'Océan Pacifique et s'est emparé de la base de l'action allemande en Extrême-Orient, la forteresse de Kiao-Tchéou.

Le ministre fait ensuite remarquer que le traité d'alliance anglo-japonaise comporte l'engagement pour les deux pays contractants de ne pas conclure de paix séparée.

Dans ces conditions, le gouvernement allemand ne saurait espérer pouvoir traiter avec le Japon avant d'avoir conclu la paix avec la France, l'Angleterre et la Russie. Et en même temps nous devons être assurés, par là, que les réclamations adressées par le Japon à la Chine ne renferment rien qui soit contraire à nos intérêts.

M. Sazonoff constate l'amélioration constante des relations russo-chinoises. Il dit que les négociations relatives à la Mongolie se poursuivent, quoique lentement, dans un esprit amical, et il ajoute qu'il espère annoncer prochainement au Parlement leur heureuse conclusion et la signature d'un traité russo-sino-mongol qui sauvegardera les intérêts de l'empire sans offenser la Chine.

Une lettre de M. Millerand au général Percin

Le ministre de la Guerre a adressé, le 8 février 1915, à M. le général de division Percin, ancien commandant de la 1^{re} région, à Lille, la lettre suivante :

Comme suite à l'audience que je vous ai accordée, le lundi 8 février, et pour donner satisfaction à la demande que vous m'avez exprimée au cours de cette audience, j'ai l'honneur de vous confirmer par écrit ce que je vous ai verbalement déclaré, à savoir qu'il est absolument établi que vous n'êtes en rien responsable de l'évacuation de Lille, au mois d'août 1914.

D'autre part, j'ai pris note du désir que vous m'avez manifesté d'être appelé à un emploi d'activité, et il est bien entendu que je me réserve, le cas échéant, de faire appel à vos services au même titre qu'à ceux des autres officiers généraux du cadre de réserve.

Ayuntamiento de Madrid

A. MILLERAND.

Les ministres alliés à Londres

LONDRES (De notre correspondant particulier). — M. Delcassé a eu hier une conférence avec sir Edward Grey; M. Delcassé, en l'honneur de qui M. Paul Cambon donnait un dîner lundi soir, a dîné mardi à l'ambassade de Russie.

Parmi les invités se trouvaient lord Kitchener, M. Lloyd George, M. Asquith, sir Edward Grey et M. Bark.

M. Bark quitte Londres

M. Bark, ministre des Finances de Russie, a quitté Londres, absolument convaincu de l'accord parfait entre les gouvernements alliés sur tous les points. Il a été, avec le comte Benckendorff, ambassadeur de Russie, reçu ce matin par le roi au palais de Buckingham. Avant son départ, M. Bark a adressé le télégramme suivant au chancelier de l'Echiquier :

Avant de quitter l'Angleterre, je désire vous re-dire une fois de plus combien j'ai apprécié les dispositions amicales avec lesquelles vous avez étudié tous les intérêts communs à nos deux pays.

Le communiqué allemand

AMSTERDAM (Retardée dans la transmission). — Une dépêche de Berlin transmet le communiqué officiel suivant du 9 février :

On ne signale rien d'important sur le théâtre occidental de la guerre.

Nous avons remporté quelques petits succès sur la frontière de la Prusse orientale.

Partout ailleurs, la situation est sans changement (Havds.)

On ne devra plus dire "tribord" ni "bâbord"

Dans le but d'éviter les confusions qui pourraient résulter, sur les navires de commerce, de l'emploi des mots *tribord* et *bâbord*, dont la résonance est la même, M. Augagneur, ministre de la Marine, vient de décider que ces appellations seraient remplacées par les termes « à droite » et « à gauche », en usage à bord des navires de guerre pour les commandements relatifs aux manœuvres du gouvernail, et il a soumis en conséquence à la signature du président de la République le décret suivant :

ARTICLE PREMIER. — A bord des navires de commerce, les commandements à la barre sont donnés à l'aide des mots « droite » et « gauche » correspondant au sens sur lequel doit venir le navire marchant en avant.

L'emploi pour ces commandements des mots « tribord » et « bâbord » est et demeure interdit.

Deux généraux cités à l'ordre du jour de l'armée

Parmi les citations à l'ordre du jour que publie ce matin le *Journal officiel* nous relevons les suivantes :

Macüller, général de brigade :

Chargé d'une attaque sur les tranchées ennemies, au sud de la position de sa brigade, a préparé cette attaque avec autant de soin que d'intelligence et l'a complètement réussie s'emparant de 1.500 mètres de ces tranchées et faisant, par suite, avancer nos lignes de 400 à 500 mètres et dans une meilleure position.

Reymond, général de brigade :

Tombé glorieusement le 30 décembre en examinant, dans une tranchée avancée de sa brigade, les travaux ennemis, s'est distingué depuis le début de la campagne par ses belles qualités militaires et les brillants résultats qu'il avait obtenus des troupes placées sous ses ordres.

DANS L'ARMÉE

Promotions. — ARMÉE ACTIVE. INFANTERIE. — Au grade de chef de bataillon : MM. Bréart de Boisonges, capitaine au 66^e d'infanterie, affecté au 68^e d'infanterie ; Parnet, capitaine au 56^e bat. de chasseurs, affecté au 354^e d'infanterie ; Moudieu, capitaine au 7^e tirailleurs, affecté au 3^e zouaves.

Au grade de lieutenant-colonel : MM. Rauscher, chef de bataillon au 35^e bat. de chasseurs, affecté au commandement du 304^e d'infanterie.

Au grade de chef de bataillon : Champen, capitaine au 34^e d'infanterie, affecté au 345^e d'infanterie.

Mutations. — ETAT-MAJOR GÉNÉRAL DES TROUPES COLONIALES. — Le général de division Archinard, des troupes coloniales, placé dans la 2^e section (réserve) du cadre d'état-major général des troupes coloniales.

ARTILLERIE COLONIALE. — Le colonel Chabautier, le lieutenant-colonel Brelon et le capitaine d'escadron Roux sont réintégrés dans les cadres à compter du 17 janvier 1915.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

MAISON FONDÉE EN 1820

La Presse française et étrangère

La prière à la victoire

De Mme Colette Yver, dans le *Gaulois* :

Seigneur, nous vous avons hier demandé la paix. Mais, vous le savez bien, ce que nous entendions par cette paix, c'était la Victoire. Seigneur, nous ne sommes pas un peuple orgueilleux qui prétende tout donner. Mais vous avez mis en nous l'amour de l'honneur et de la liberté : nous nous battons pour l'un et pour l'autre. Donnez-nous la Victoire. Nous pouvons durer autant que vous le voudrez. Des soldats d'un côté, et nos femmes de l'autre, subissent les uns les tortures physiques et les autres le martyre moral ; mais nous attendons le temps qu'il faudra pour obtenir la Victoire. Seigneur, si l'un nous offrait la paix sans la Victoire, nous n'en voudrions pas. Nous pleurons quelquefois, mais ce n'est point capitulation, c'est faiblesse passagère. Nous ne capitulerons jamais ; nous souffrirons tout ce qui sera nécessaire pour que vous nous donniez la Victoire aux larges ailes éployées, celle qui proclame la force du droit, la toute-puissance de la justice et la divinité de l'honneur. Donnez-nous, Seigneur, au jour que vous aurez marqué, cette Victoire-là. Ainsi soit-il !

A propos de la Bulgarie

De M. Léon Chenavon, dans l'*Information* :

A défaut de la reconnaissance des Bulgares envers la Russie, leur bienfaisance, qui par le traité de San Stefano avait créé d'un seul coup une grande Bulgarie, nous devons accorder à ce peuple un sens critique dont on a des raisons de croire qu'il n'est point dénué. Ne nous laissons donc pas impressionner par des commentaires que, jusqu'à nouvel examen, on peut tenir pour erronés. Le dernier mot n'est pas dit avec la Bulgarie.

La revanche de nos savants

Du *Progrès de Lyon* :

Mon, la défaite de l'Allemagne n'entraînera pas une régression de l'esprit scientifique dans le monde, mais elle entraînera une chute cent fois méritée de sa mégalomanie industrielle et commerciale, ce qui est tout différent. Et cette chute ne sera qu'une faible compensation de l'atteinte portée à la science, dans la personne de nos savants : astronomes, ingénieurs, médecins, chimistes, etc., qui quitteront leurs travaux, le premier jour d'après, pour tenir tête à l'envahisseur, et qui ne les reprendront plus. Ce jour-là, les diplomates et les généraux allemands, soutenus par les intellectuels du monde, ont réellement travaillé à la régression de l'esprit scientifique dans le monde : l'Histoire les en blâmera.

Au Danemark

Du *Journal de Rouen* :

Il nous revient de Copenhague des doléances sur la façon dont le Danemark a été jugé récemment dans quelques journaux français. Parce que le président du Conseil a interdit toute manifestation en faveur des belligérents, quels qu'ils soient, on a écrit que les sympathies des Danois étaient acquises à l'Allemagne. Des jugements aussi légèrement portés, et qui ne trouvent pas dans notre nervosité qu'une excuse relative, peuvent de nature à nous causer un grave préjudice. Nous devons éviter de froisser les pays neutres. A l'égard du Danemark nous avons même quelques obligations de plus.

Les braves de 1914-1915

De l'*Echo Saumurois* :

Lorsque l'âge aura blanchi leurs cheveux, lorsque les souffrances, le travail auront courbé leurs épaules, ankylosé leurs mains et raidi leurs jambes, les soirs d'hiver, au coin de l'âtre familial qu'ils auront contribué à sauver de la barbarie, ils rediront à leurs petits-enfants, groupés autour d'eux, les actes d'héroïsme accomplis sous leurs yeux. Ils célébreront le courage, la vaillance, l'endurance de cette armée française de 1914-1915 dont ils firent partie.

Et leur jeune audience ajoutera foi à leurs récits. Jetant un regard sur le revers du veston de bure, ils verront le glorieux ruban et, avec admiration, ils diront : « Grand-père était parmi ces braves ! »

L'état d'âme des Tchèques

De l'*Indépendance Tchéque* :

Au moment de la mobilisation, quelques troubles éclatèrent à Prague, à Pisek : à Hohen-Slav des régiments de volontaires. Des compagnies refusèrent de partir, d'autres arborèrent le drapeau national rouge et blanc, les couleurs de notre Alsace. La foule en pleurs accompagnait les soldats à la gare. Leur cri leur devint : « Ne fuyez pas vers les Russes ! Ne souillez pas vos uniformes de sang fraternel ! Rappelez-vous la mère Slave, qu'a chantée notre poète Kollar ! »

Puis le silence du cimetière. — Que sont devenus les régiments qui ont reculé d'horreur devant le crime que des milliers abhorrents leur ordonnaient de commettre ? Il est difficile actuellement de savoir exactement la vérité ; il est certain que la répression a été impitoyable. Des rumeurs sinistres circulent : des régiments auraient été défilés, d'autres dispersés et leurs effectifs répartis au milieu de troupes sèches, d'autres volontairement exposés au feu des ennemis et envoyés à une mort certaine. — Ce qui est prouvé, c'est qu'en a trouvé dans le corps de nombreux blessés des balles autrichiennes.

La version allemande

d'après le "Times"

La guerre sous-marine

Si les journaux allemands continuent à se répandre en invectives contre l'Angleterre, comme ils l'ont fait jusqu'ici, ils se trouveront à court d'injures bien avant le 18 février, date fatidique, après laquelle « tout bâtiment de commerce ennemi sera inexorablement détruit, même s'il était impossible d'en sauver l'équipage et les passagers ». L'argument favori de la nouvelle campagne sous-marine est toujours que l'Angleterre mérite les pires châtiements.

C'est une question de vie et de mort pour l'Allemagne, dit la *Gazette de Francfort*. L'unique point de vue que nous puissions envisager est de savoir comment nous pouvons maîtriser le mieux et le plus vite possible cet adversaire, qui cherche à nous étrangler froidement et de toute sa force. On peut avoir confiance en nos gouvernants, qui ont minutieusement calculé toutes les conséquences de leur décision ; ils sont sûrs du succès de leur entreprise, si hardie et si grandiose, que le peuple allemand l'approuve jusqu'au dernier homme. Le ton de reproche dans lequel la proclamation allemande fait allusion à l'attitude des neutres n'est que trop justifié par les événements des derniers mois. Ces neutres n'ont rien fait de sérieux pour déjouer la politique de violence anglaise. Les journaux d'en sont plaints, les gouvernements ont échangé des conversations, et l'Amérique a adressé une note de protestation à l'Angleterre. C'est tout. Mais, après cela, les neutres se sont inclinés devant la puissance de l'Angleterre, bien qu'il fût évident que l'Allemagne, en se mesurant avec le despotisme britannique sur mer, combattait, avant tout, pour les neutres (sic).

En attendant, la *Gazette de Francfort* avoue qu'elle ne s'attend pas à ce que les neutres approuvent l'Allemagne et que celle-ci « ne peut regarder ni à droite ni à gauche ».

L'aggravation de la disette

Il paraît que Berlin va introduire un système de tickets de pain. Les derniers journaux reçus d'outre-Rhin annoncent que la municipalité de Berlin négocie avec des municipalités voisines un nouveau plan de distribution du pain. Sur la base d'une consommation hebdomadaire maximum de deux kilogrammes de pain ou de farine par personne, on va délivrer aux familles des livres de tickets dont on détachera un ticket pour chaque achat. Les journaux se sont plaints de l'état de choses existant, qui permet à tout le monde de procéder à de gros achats et d'accumuler les provisions. Dans un récent article, le *Vorwärts* signalait que la plupart des journaux allemands se trompaient grossièrement en parlant de la possibilité de réaliser une économie de pain par la consommation accrue de viande ou de pommes de terre. Tandis que jusqu'ici il n'y a pas eu d'économie obligatoire du pain, les prix de la viande ont augmenté rapidement, surtout à cause des achats réalisés par les municipalités qui emmagasinent des provisions. D'autre part, les cultivateurs demandent toujours à grands cris une majoration dans les prix des pommes de terre. L'élévation des prix du porc a été très rapide : les 50 kilos de cette viande sont montés, en janvier, à Berlin, de 86 à 105 mark ; à Breslau, de 86 à 112 ; à Hambourg, de 85 à 100 ; à Leipzig, de 81 à 104.

Du nouveau sur la bataille navale

Sous forme de dépêche venant de la frontière hollandaise, la *Gazette de Cologne* a publié dernièrement l'invention suivante :

Il paraît que le public anglais n'ajoute pas créance aux rapports officiels de son gouvernement, ni aux nouvelles loulées par la censure au sujet de la bataille dans la mer du Nord. Rien des gens croient que le croiseur *Lion*, très endommagé, a coulé au large des côtes d'Ecosse, pendant qu'on le remorquait vers le port le plus voisin.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

La Guerre anecdotique

Dans le boyau

Du *Figaro*, cette jolie lettre d'un Landais qui explique à sa famille comment il a gagné une citation à l'ordre de l'armée :

Lorsque la charge à la baïonnette nous donna la première tranchée, les Boches réfugiés dans la deuxième en défendaient les accès. Un boyau y conduisant était pourvu d'une mitrailleuse allemande qui commandait ainsi la communication.

Un lieutenant vint s'y engager, mais son revolver et son sabre étant des armes insuffisantes dans le corps à corps et l'étroitesse du conduit ne permettant le passage de front qu'à un seul homme, le lieutenant demanda un volontaire pour le précéder. Il y avait des mines destinées à nous faire sauter et l'entreprise paraissait aventureuse ; aussi, comme il y avait de l'hésitation, je me suis offert et je suis parti, la baïonnette croisée.

Heureusement, le boyau avait des méandres et, marquée de flanc et de face, les tireurs boches n'attendaient pas le corps à corps et défilèrent, à ma grande satisfaction, sinon les premiers arrivants, moi en tête, eussions été transformés en écumoire.

Si ça ne vaut pas la croix de fer de Guillaume II, ça aurait pu me valoir néanmoins la croix de... bois.

La mort du commandant Berlandier

Le commandant Berlandier, du 143^e régiment d'infanterie, avait dit à ses amis, en partant : « Nous serons victorieux. Je reviendrai bientôt au milieu de vous. » La *Dépêche* nous dit quelle fut la mort de ce brave officier :

Le commandant venait de placer son bataillon à l'endroit qui lui avait été indiqué. Accompagné seulement de son ordonnance, il se détacha de ses hommes et va reconnaître une position. Sur le sol détrempé par la pluie, dans la nuit et le vacarme de la mitraille, les deux hommes marchent, glissent et trébuchent au même moment à un fil de fer barbelé qui borde une tranchée française, évacuée la veille par nos troupes. Ils tombent dans la tranchée et s'enfoncent jusqu'aux épaules dans une boue épaisse et gluante qui menace de les submerger.

Tous leurs efforts sont vains pour se tirer de là. Ils ne peuvent crier, car ils sont trop rapprochés des lignes allemandes et ils donneraient l'éveil aux ennemis. Ils restent ainsi pendant dix longues heures, entre la vie et la mort, sans pouvoir proférer un seul mot, ni faire le moindre mouvement, attendant la mort. Au premier jour, cependant, une patrouille française qui fait une reconnaissance les découvre. Ils sont sauvés !

On ne tarde pas à se rendre compte, hélas ! que l'état du commandant est plus grave qu'on ne l'avait supposé. L'ordonnance est hors de danger, mais l'officier a le visage bouleversé, les yeux hagards, il délire... On le transporte sur l'arrière et, huit jours après, à l'hôpital de Poperinghe. Ses deux fils, tous les deux maréchaux des logis au 3^e d'artillerie, sont appelés à son chevet, mais il ne les reconnaît même pas. L'accident s'est produit le 22 décembre et il meurt le 3 janvier sans avoir repris connaissance, sous les yeux de ses deux fils qui ne l'ont pas quitté durant cette affreuse et longue agonie.

Le cri des "Vaux"

De la *Presse Associée* :

Nous recevons un intéressant journal qui nous arrive des tranchées : *Le cri des Vaux*, dont l'administration et la rédaction sont dans une clairière et qui a pour rédacteur en chef le capitaine D... La feuille est curieuse, amusante, contient des caricatures fort bien venues, publie même une feuilleton : « La Cité Inconnue ».

Le Cri des Vaux organise un concours, dont l'objet est : Etant donnée la situation actuelle du bataillon sur le front, comment feriez-vous pour jouer un mauvais tour aux Boches ?

Le confrère qui nous envoie ce journal ajoute que cette feuille est commandée et distribuée « pour conserver la bonne humeur parmi nos chasseurs durant les longues heures d'attente ».

C'est, dans tous les cas, un très curieux document.

LE MEILLEUR CLIMAT DU MONDE Côte d'Azur (Saison 1914-1915)

Tous les Hôtels de la TRIPLE ENTENTE ont ouvert leurs portes à

Cannes -- Nice -- Monaco -- Monte-Carlo -- Beausoleil -- Menton

SPORTS DE PLEIN AIR -- MANIFESTATIONS ARTISTIQUES

Casinos de NICE (Jetée-Promenade) et à MONACO (Principauté, etc.)

GRAND ETABLISSEMENT THERMAL A MONTE-CARLO

Reprise des communications rapides sur la P.-L.-M. — LITS-BALONS, WAGONS-LITS, WAGONS-RESTAURANT

LA MANILLE AUX ENCHÈRES SUR LE FRONT



EN ROUTE



LA PARTIE DE CARTES A L'ETAPE

Souples et alertes, nos troupiers se comportent en guerre avec autant d'entrain, sinon plus, qu'aux grandes manœuvres. On les voit sillonner les routes du nord en chantant allègrement des refrains à la mode et, quand ils arrivent à l'étape, ils trompent les loisirs du farniente en jouant aux cartes. Ignorant encore les charmes du bridge, le soldat français en est toujours à la manille aux enchères ou au piquet national.

Des gourbis creusés dans un remblai



En face des Allemands terrés dans leurs tranchées, nos soldats infatigables veillent dans des gourbis creusés dans le remblai d'une route reliant deux villages de l'Artois. Dominant leur abri, un calvaire se dresse, respecté encore par les obus des barbares.

La chute du clocher



A Bienvillers-au-Bois, les obus allemands ne cessent de s'acharner sur les maisons de ce petit village du Pas-de-Calais. Une « marmite » vient d'enlever le coq surmontant le clocher, et, en tombant, le volatile en fonte s'est planté dans les ardoises de la toiture de l'église.

En route pour le front



Un départ de chiens sanitaires a eu lieu, hier, du chenil de la place Félix-Faure. Après une inspection passée par un médecin-major, ces braves bêtes, sous la conduite d'infirmiers, ont été embarquées dans une automobile qui les a conduites directement sur le front.

Echos de Belgique

La Belgique en France

L'Institution Royale de Messines.

— Nous allons voir l'école de Messines... Établissement bien éprouvé !

— Ah ! oui, interrompit ce haut personnage, par cet affreux tremblement de terre...

— Vous faites erreur, cher monsieur, par les Belges, tout simplement !

Messines, au nom sicilien, est un gros village rouge et blanc des Flandres. Planté non loin d'Ypres, en pleine terre héroïque, il était, depuis bientôt deux siècles, le siège d'une institution unique en son genre en Belgique — et dont la plupart des Belges, d'ailleurs, ignoraient l'existence. L'impératrice Marie-Thérèse de Lorraine y avait fondé, sur le modèle de Saint-Cyr, une maison d'éducation pour les filles d'officiers sans fortune. Elle leur avait donné comme maîtresses des filles ou veuves de gentilshommes morts sur les champs de bataille au service de l'Etat, et, à la tête de ces chanoinesses militarisées, avait placé une *Grande Dame*, parée de toutes les vertus de Mme de Maintenon.

A travers les changements de régime et les révolutions, toujours semblable à elle-même, traditionnelle et familiale, l'école subsista. Chaque *Grande Dame*, en mourant, légua à sa remplaçante ou héritière de sagesse et d'honneur. Les maîtresses continuèrent à être choisies parmi les anciennes élèves et restèrent asservies, comme au début, par dévouement, à une sorte de célibat guerrier. L'austérité souriante, le sentiment du devoir, une sorte de grâce virile ne cessèrent de régner parmi les enfants vêtues de noir. L'Institution Royale de Messines était plus prospère que jamais lorsque, en octobre dernier, le bombardement allemand, détruisant la maison séculaire, chassa vers les routes de France ces femmes et ces jeunes filles. Elles sont recueillies aujourd'hui à Saint-Germain-en-Laye, où les autorités les ont installées dans des locaux spacieux et clairs, tout près des majestueuses terrasses qui dominent Paris. C'est là que j'ai accompagné le ministre de la Justice, M. Carton de Wiart, qui allait les visiter au nom du gouvernement belge.

Une réception à Saint-Germain.

Reçu par la Grande Dame et le corps enseignant, le ministre est conduit processionnellement à une grande salle où les élèves l'accueillent au son des chants nationaux. Elles sont là cent cinquante, bien rangées, dans leur uniforme sombre, droites et fières comme des soldats. Les plus petites ont six ans, elles ont déjà le même visage grave et tendu que leurs aînées. Les cheveux tirés sur les tempes, les talons joints, dans la position réglementaire, comme jadis leurs pères à la revue, elles apparaissent parmi les fresques gaies qui illuminent les murs, comme de petites héroïnes volontaires. C'est avec la modestie la plus charmante, mais la décision la plus droite que l'une d'elles s'avance au milieu du carré formé par ses compagnes, et dit, d'une voix à peine tremblante, le compliment de bienvenue. Celui qui vient leur parler du pays prend le même ton. Il sait les mots qu'il faut dire à ces petits cœurs militaires. Il leur demande la confiance, la ténacité dans l'espérance et d'avoir l'âme toujours tournée vers la belle gloire de demain. Il leur rappelle le passé glorieux de leur institut, ses traditions d'honneur, de courage, de patriotisme actif... Il faut voir, à ces paroles, les yeux briller d'une joie fièvre. Puis, tout à coup, à la fin du petit discours, ce simple mot : « Songez au jour prochain où vous rentrerez à Messines. » Au nom de la vieille maison, un attendrissement les envahit toutes et voici que, toujours bien rangées et courtoises, au sanglot intérieur les secoue, et que sur toutes les joues, malgré le rituel effort, coulent, coulent les grosses larmes...

Le départ dans la nuit.

Une des « régentes » me raconte les circonstances du départ :

« Un jour, au début d'octobre, les Allemands sont arrivés, ils se sont établis chez nous, ont réclaté les meilleures chambres. La Grande Dame leur refusa tout ce qu'elle pouvait, craignant pour la sécurité des enfants. Mais, parmi eux, se trouvait un Allemand qui avait placé le chauffage central dans la maison ; il guida les autres à travers les bâtiments, partant où ils voulaient aller. Les élèves passèrent la nuit debout, avec nous, tout habillées, dans les ténèbres. Le matin, les Anglais parurent aux portes du village et les Allemands partirent.

« Mais, dès lors, nous fûmes en pleine bataille. Les bombes tombaient sur nos toits. Nous ne pouvions plus rester. Nous sommes parties en bon ordre, sans mot dire, dans la nuit. Les petites dormaient leur fatigue et leurs nerfs. De temps en temps, les cadettes chantaient : « Est-ce que nous y sommes ? » Nous répondions : « Bientôt ! » Et l'on allait. Enfin, nous arrivâmes à Bailleul, où l'on nous fit un accueil tou-

chant. Nous cantonnâmes pendant plusieurs jours chez l'habitant, hébergées par des familles hospitalières... Quand la bataille approcha de Bailleul, nous dûmes fuir encore... »

On ne parle pas de ces enfants comme de jeunes filles ordinaires. Ce ne sont point des pensionnaires au col flexible, au tendre cœur gonflé de rêve. Elles sont une part de l'armée, elles qui sont nées de soldats et qui seront mères de soldats... J'évoque leur petit bataillon serré dans l'ombre, écoutant au long des longs corridors la marche bruyante de l'ennemi ; je suis, sur la grand-route, leurs petits pas bien scandés, parmi le fracas nocturne du grand combat au centre duquel leur antique maison croule. Je reconnais en elles la bonne race de chez nous : « Pas une ne fut lâche, monsieur, pas une ne pleura ! »

En relisant Esther.

Les demoiselles de Saint-Cyr, dont les âmes étaient rythmées aux vers austères et doux du pieux Racine, n'avaient point connu la guerre comme celles-ci l'ont connue. Leurs pères avaient enraciné dans des batailles éclatantes, autour des places fortes du Nord, au son des belles trompettes. S'ils y étaient morts, c'était en pleine gloire, dans la lumière d'un beau combat, dans les reflets d'un Roi-Soleil. Les élèves de Messines sont les enfants d'obscurs officiers qui passeront leur vie dans des garnisons tristes, n'ayant au cœur qu'une clarté : l'amour ardent de la patrie. Ils n'ont laissé à ces petites ni un nom brillant, ni des souvenirs glorieux. Mais ils leur ont fait des âmes fortes et loyales, et leur ont donné des sentiments de pur métal. La guerre, pour elles, n'est point une fanfare, c'est un grondement atroce, une ruée de sauvages contre leurs frères terrés dans les tranchées, un incendie sinistre qui embrase tout ce qui leur est cher, depuis leur vieux asile tranquille et sûr jusqu'à leurs humbles souvenirs d'enfants fidèles au passé. Les pupilles de Louis XIV n'avaient pas vécu et ne vivaient pas de telles catastrophes. Il convient pourtant, sur ces terrasses royales, de relire *Esther*, après avoir quitté ces petites Maintenons des Flandres :

*Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Nous un ciel étranger comme moi transplantées,
et de trouver dans la tragédie comme un écho anticipé de leur secrète plainte :*

*Du doux pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilées ?
et de songer que nulle comme elles n'a rêvé plus ardemment à la gloire de demain :*

*Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faites ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes ?*

Car, si les pleurs montent parfois à leurs yeux, leur âme forte, leur cœur vigoureux préfèrent la vision de l'avenir. Sous les arbres de Saint-Germain, où, aux heures de récréation, les plus jeunes jouent à la bataille ou aux tranchées, ces enfants du Nord en exil gardent leur pensée ardente et fixe : elles songent à la revanche. Elles sentent confusément que par leur épreuve, par leur résignation si dure, par leur vouloir tendu, par leur prière constante, par leur sacrifice de chaque jour, faisant à leur façon leur devoir de soldats, elles auront aidé aussi à la Victoire !

Pierre Nothomb.

Distinctions honorifiques

Ont été nommés :

OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD. — *Belosse*, major au 6.
CHEVALIERS DE L'ORDRE DE LÉOPOLD. — *Lafort*, capit. au 10.
Bouquignon, sous-lieut. aux. au 10 ; le docteur *Manno*, chef de la colonne d'ambulance anglaise attachée à l'armée belge ; *Dubois*, adjud. au 6 ; *Baillez*, serg. au 6 ; *Riffaut*, id. ; *Argenteau*, lieut. au 10 ; *Maréchal*, id. ; *baron Sney*, id. ; *Wattier*, cap. en sec. au 4 L. ; vicomte de *Bar de Comagne*, lieut. de rés. au 4 L. ; *Cassermann* (Léon), et *Bromont* (Léopold), sold. au 4 L. ; *Van der Cruycken*, cap. comm. au 5 L. ; *Lapin*, sous-lieut. au bat. cycl. de la 1 D.C. ; *Berthine*, cap. en sec. id.
CHEVALIERS DE L'ORDRE DE LÉOPOLD II. — *Mistress Glendon* et *Indy Darrinkey Furling*, attachées à l'ambulance du docteur *Manno* ; *Walke*, capot. au 6 ; *Manquet* et *Perpeet*, sold. au 6.

Ont été décorés :

DE LA CROIX DE L'ORDRE DE SAINT-ANNE DE 3^e CLASSE AVEC GLIÈRES. — *Vershaeck*, major au 6.
DE LA CROIX DE L'ORDRE DE SAINT-STANISLAS DE 3^e CLASSE. — *Kesseler*, cap. comm. au bat. cycl. de la 1 D.C.
DE LA CROIX DE SAINT-GEORGES DE 3^e CLASSE. — *Bonnafant* (Jean), sold. à la Comp. spéciale de 3 D.A. ; *Schuyten*, serg. id. ; *Peeters* (Eugène), brig. au 10.
DE LA CROIX DE SAINT-GEORGES DE 4^e CLASSE. — *Strat* et *Guerre*, sold. au 6 ; *Baureux*, brig. au 4 L. ; *Graindorge*, m. d. L. au 2 G. ; *Hespelt*, id.
DE LA MÉDAILLE DE SAINT-GEORGES DE 1^{re} CLASSE. — *Heus*, adjud. au 6 ; *de Riemacker*, adjud. au 6 L. ; *Sierput*, m. d. L. chef au 4 L.
DE LA MÉDAILLE DE SAINT-GEORGES DE 4^e CLASSE. — *Bakela*, capot. au 6 ; *Tombal*, *Winnain*, *Slubosky* et *Van Gelderen*, soldats au 8 ; *Darlose* (Henri), sold. au bat. cycl. de la 1 D.C.

STENO-DACTYLO de REVUE 53 FIGIER

La Belgique à Londres

Londres, 9 février.

Les Belges d'Angleterre attendent encore la décision de leur gouvernement au sujet de la taxe que prétendent leur imposer les Allemands, qui semblent avoir suggéré cette exaction nouvelle à un conseil communal belge assez maladroît pour s'être fait le promoteur d'une mesure illégale. Car le lieu d'origine initial de cette extraordinaire levée d'impôt est une ville du territoire belge où siège une haute personnalité belge, mais d'origine allemande. Et alors on dit que... Mais arrêtons là les « on dit que... ». Avec ces « on dit que... », les Allemands en Belgique essaient, après avoir détruit le pays, de démoraliser le sentiment belge, et, divisant pour régner, travaillent à semer la méfiance et la rancune entre Belges. La fameuse taxe est à deux fins : d'abord se procurer de l'argent, sans doute — les nouvelles très fraîches qui arrivent ici ne laissent aucun doute sur la pénurie de numéraire dont souffre l'ennemi ; mais aussi elle a pour but d'établir deux catégories entre les Belges : ceux qui sont restés, ceux qui sont partis. Depuis quelque temps, les Allemands, en Belgique, tâchent de se concilier (oh ! bien lourdement) ceux qui sont restés. Quant à ceux qui sont partis et qui promettent, par leurs récits, en Angleterre et dans le monde entier, le témoignage indéniable des atrocités commises, ceux-là, il faut agir contre eux. Et si l'on pouvait faire surgir un incident entre les exilés volontaires et les autres, si léger, si insignifiant qu'il fût, cet incident, habilement exploité, serait peut-être le point de départ d'une petite querelle, et l'on entreprendrait la petite querelle, on la grossirait, on l'envenimerait, et qui sait... Alors, on s'est arrangé pour faire voter une taxe inique, sous un prétexte de bienfaisance, à une autorité communale belge qui, dans un moment d'oubli, n'a vu que le but charitable. Cette taxe est donc réclamée par les Belges de Belgique et non par les Allemands. Grand Dieu ! les Allemands sont incapables de cette sorte de chose, et elle frappe spécialement, durement les Belges de l'étranger, si bien que ceux qui sont restés ont l'air de mettre à l'ennemi ceux qui sont partis. Ces derniers diront que c'est là une nouvelle piraterie allemande. « Point, leur répondra-t-on. Ceci a été décrété par des autorités belges. Adressez-vous à vos concitoyens... » Adressez-vous à vos concitoyens ! Tout est là. Le piège était assez bien tendu. Mais qu'importe, le voici démonté. Les ressorts n'étaient pas mal ajustés. Pourtant, d'un petit coin de doigt sur une pièce délicate (dirai-je sur la ficelle), cracl ! il est détraqué.

Leurs leaders, leurs députés, Vandervelde, Destree, Fernon, Royer et d'autres que je ne nomme pas, ont le champ de leur activité en dehors de... Londres, ont imprimé à ce mouvement une impulsion énergique. Ils les exhortent, ils leur parlent, ils les accompagnent, ils les suivent ces nouveaux combattants, et, à chaque instant, sur le front même, ils vont voir les soldats pour les encourager, pour les admirer aussi et pour s'assurer que, dans les limites du possible, rien ne leur manque.

Il faut entendre Emile Vandervelde, cet orateur précis et enflammé, dans le *reading room* de l'hôtel Victoria, à Londres, raconter ses impressions de tranchées, et comment il fait ses conférences sur le front : « On se glisse en se baissant entre les deux murailles de terre, on fait signe, en passant, aux hommes qu'on a quelque chose à leur dire. De proche en proche, ils se rassemblent ainsi. Dans un coin, alors, on s'assied dès qu'on en a réuni trente ou quarante, et on leur parle... Quand on a fini, et qu'ils vous ont écouté, eh bien, on va plus loin et on recommence. On a, de la sorte, en détail, des auditeurs qu'on ne peut réunir en bloc. C'est assez simple... Je me rappelle que, l'autre jour, pendant que je parlais dans une tranchée, l'action continuait au loin autour de nous. Les canons anglais, par-dessus notre abri, envoyaient des obus sur les tranchées allemandes. Nous entendions leurs détonations et le sifflement des projectiles. Les hommes m'entouraient ; je leur disais... des choses que j'avais à leur dire, lorsque les Allemands, s'apercevant que le feu de nos tranchées s'était ralenti et soupçonnant qu'il se passait quelque chose d'anormal dans notre coin, à tout hasard se mirent à bombarder pour cible notre tranchée qui leur paraissait trop paisible. Et, durant la fin de ma causerie, ils nous ont couverts de shrapnells qui éclataient ici, là, partout autour de nous. »

Emile Vandervelde narre ces épisodes de ses visites au front avec un petit sourire, et d'une voix douce, persuasive, qui détache les mots comme pour vous les offrir un à un de bonne grâce et vous les faire pénétrer dans la mémoire, pendant que les verres de son pince-nez miroitent et lancent de brefs éclats en accompagnement de ses paroles.

Thérèse Pierre-Bartol.

Une belle réponse aux mensonges allemands

Les membres de la commission permanente de la Fédération Nationale des Ateliers d'Instituteurs et d'Instituteurs Publiques de France et des Colonies, représentants autorisés de ses 110.000 adhérents, viennent d'adresser le manifeste suivant aux instituteurs et aux institutrices de tous les pays :

L'Association des instituteurs allemands, l'Union des instituteurs catholiques de l'Empire viennent de lancer un manifeste de protestation contre les accusations d'atrocités commises par les soldats allemands.

Toute leur argumentation repose sur cette affirmation a priori : « La conduite barbare de la guerre imputée aux soldats allemands est incompatible avec l'état florissant des institutions scolaires allemandes. »

Nous nous flattons, en France, de rendre hommage aux qualités de nos ennemis ; aussi, il ne nous en coûte point de reconnaître, aujourd'hui comme hier, les grands sacrifices consentis par l'Allemagne pour l'instruction populaire, son imposante organisation scolaire, son esprit méthodique incontestable.

Nous convenons volontiers qu'en effet il était invraisemblable qu'un peuple aussi instruit pût en venir, une fois la guerre déclenchée, à des actes que la conscience universelle réprouve.

Mais nous n'en sommes plus à discuter sur des vraisemblances. Après six mois d'hostilité, le monde entier sait, à n'en pas douter, comment les Allemands ont pratiqué la guerre qu'ils ont provoquée. L'heure n'est plus de s'écarter avec une noble indignation : « C'est impossible ! »

Impossible, semblait-il, que l'Allemagne ayant solennellement garanti la neutralité de la Belgique la violât un jour ouvertement. Elle l'a fait pourtant. Qui peut le nier ? Son chancelier, dans un premier mouvement de franchise, a reconnu, de la Belgique et devant le monde, que c'était une violation du droit des gens. Mais, disait-il, il y allait d'un intérêt capital pour l'Allemagne. Necessité n'a pas de loi. Et il promettait des réparations.

Impossible, ensuite, qu'un petit peuple défendant héroïquement son indépendance, la plus grande possession militaire de l'Europe appliquât la guerre la plus déplorable, le traitement le plus barbare et les plus monstrueux procédés de destruction. Elle l'a fait pourtant. Qui peut le nier ?

Impossible, enfin, qu'un grand Etat, qui avait souscrit aux conventions de la Haye, s'arrogeât le droit de la violence, de bombarder les villes ouvertes, de faire sauter les navires de commerce et leurs équipages, de consumer hôpitaux et ambulances, de ressusciter méthodiquement des pratiques de guerre abandonnées depuis des siècles, telles que le sac des villes, le pillage des propriétés publiques et privées, l'incendie allumé à la main à grands foyers de pétrole et à coups de produits chimiques, avec interdiction de l'éteindre sous peine de mort, l'emploi de prisonniers pour servir de bouclier vivant aux envahisseurs, les transports en masse de civils emmenés comme jadis en captivité ; et, par exemple, puisqu'il faut aller jusqu'à la fin, le droit de soldats et d'officiers faisant main-basse dans les maisons et les étalages sur tous les objets à leur convenance et emportant ouvertement tout ce butin à destination de leurs familles.

Où, impossible, tout cela, et pourtant réel, quotidien, banal, dans cette guerre allemande, au point d'en être le trait caractéristique. Et nous ne parlons pas des attentats contre les personnes, voulant nous en tenir aux actes collectifs d'atrocités calculées et disciplinées.

De ces faits, les instituteurs allemands feindront-ils de douter ? Réclameront-ils encore des preuves, des précisions ? Au début, ils pouvaient, comme dans leur manifeste aux pays neutres, se réfugier dans une dénégation vague et générale. Mais aujourd'hui ?

Aujourd'hui, d'abord deux grandes enquêtes sont publiées, qui, sans être complètes, hélas ! contiennent des centaines de dépositions formelles, faites par les témoins survivants, avec les noms, les chiffres, les lieux, les dates, avec toutes les conditions de contrôle les plus sévères.

Et puis, les ruines sont là, et quelles ruines ! Les tombes sont là, ces effroyables fosses communes, où parfois toute une population civile a été jetée pêle-mêle. Il a suffi d'en ouvrir quelques-unes, à Louvain, par exemple, en présence des autorités allemandes, pour que l'on ne puisse plus nier les assassinats.

On ne les nie plus, on les explique par la doctrine générale du militarisme allemand : « Il faut que la guerre soit courte, et pour qu'elle soit courte il la faut atroce. »

Enfin, l'armée allemande vient de mettre la main à la nouvelle doctrine de guerre, en annonçant par proclamation que le monde est stupéfait, qu'il ne faut plus désormais lui demander de tenir aucun compte des règles élémentaires du droit des gens.

Les faits reprochés à l'armée allemande sont donc précis et incontestables. Mais comment peuvent-ils se concilier avec cette haute culture pédagogique dont le manifeste tire argument pour les déclarer impossibles ?

Nous nous l'expliquons en quelque mesure par la comparaison de l'éducation populaire allemande, avec l'éducation populaire française.

En Allemagne, depuis plus d'une génération, tous les enseignements de l'école se concentrent et s'exaltent dans le sens qu'exprime si bien le refrain national : *Deutschland über alles !*

C'est une suite de l'enivrement des grandes victoires de 1871. Orgueil et joie de l'unité nationale enfin conquise, conscience d'une exubérante vitalité, élan rapide de la population et de sa fortune, sentiment enfin d'une supériorité militaire qui n'aurait bientôt plus rien à envier, ni personne à ménager sur terre, ni sur mer.

De là devait naître un état d'esprit sans précédent. Comment se contenir du patriotisme national ! On était tout droit à cette forme aiguë d'hyperpatriotisme qui a pris le nom de pangermanisme.

Officiers, commerçants, industriels, ouvriers, savants, érudits, tous à l'envi ont poussé la culte de la patrie allemande jusqu'à en faire, non pas une religion, mais une idolâtrie farouche. Très vite, ils ont franchement revendiqué pour l'Allemagne non pas le

droit de vivre, mais le droit de vivre aux dépens d'autrui, le *Nothrecht*, le droit au nécessaire, le droit de prendre les colonies, les territoires, les ports, les mines, aux voisins qui les détiennent. Elle allègue deux raisons : l'une qu'elle a la force de les prendre, l'autre qu'elle en fera meilleur usage qu'eux.

Quand tout un peuple a été longtemps intoxiqué de cette croyance intolante en son droit divin, on peut en rendre responsable ses éducateurs, leurs principes et leurs méthodes.

Pour nous, instituteurs français, tout autre est notre conception de l'éducation et du patriotisme.

Nous ne mettons pas la France « au-dessus de tout ». Ce ne serait pas l'honorer que de la vouloir au-dessus du droit, au-dessus de la justice et de la probité, au-dessus des lois éternelles de la conscience humaine. Nous la voulons forte, non pas contre le droit, mais par le droit et pour le droit. Nous sommes le peuple qui a proclamé, il y a un siècle, « Les Droits de l'Homme » et qui se bat aujourd'hui pour le « Droit des Peuples ».

Nous proclamons pour chaque nation, si petite qu'elle soit, le droit de rester maîtresse de ses destinées ; et nous ne reconnaissons à aucune, si grande soit-elle, celui de s'imposer aux autres par la violence.

Ainsi que l'a dit l'un des nôtres, la France, en ce moment, offre au monde, comme aux applicables aux nations dans l'humanité qu'aux citoyens dans les nations, les trois termes de sa devise : Liberté, Egalité, Fraternité.

Cette formule est assez large, assez humaine pour convenir à toutes les démocraties. Elle s'oppose à celle de l'impérialisme germanique qui ne peut admettre que le monde allemand.

C'est pour la conservation et l'extension de ces principes que combattent et meurent nos vaillants soldats et leurs éducateurs.

Au fond, la guerre actuelle, c'est le conflit de deux morales : la morale de la force et la morale du droit. Nous attendons avec confiance le jugement des nations et de l'histoire.

Pour la commission permanente,

Le Bureau fédéral :

MONTJOYON, président ; M^{re} MAUGER, secrétaire générale ; CADALEN, trésorier.

Nouvelles parlementaires

Pour les mutilés de la guerre

La commission de prévoyance sociale a entendu hier M. Malvy, ministre de l'Intérieur, et M. Brisac, directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques, sur la question des violences commises contre les femmes dans les départements envahis, et sur la création d'écoles de militaires mutilés et aveugles.

Les brevets austro-allemands

La commission du commerce, réunie sous la présidence de M. Raoul Peret, s'est occupée du projet de loi fixant les conditions d'application du décret du 27 septembre 1914, relatif à l'interdiction des relations commerciales avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, aux brevets d'invention intéressant les ressortissants de ces deux pays.

M. Bokanowsky, rapporteur, a fait un exposé de la question et a proposé diverses modifications au projet de gouvernement. Avant de prendre une décision, la commission entendra dans une très prochaine séance le ministre du Commerce.

La question des loyers

Le groupe du parti radical et radical socialiste s'est réuni pour étudier la question des loyers. Il a adopté la proposition de M. Emile Bender (Rhône) qui tend à créer dans chaque canton une commission arbitrale chargée de juger sans appel les cas d'espèces.

Les pensions des veuves et des orphelins

La commission des pensions civiles et militaires a émis l'avis que le droit à pension des veuves et des orphelins des militaires ou marins ne doit en aucun cas être retardé jusqu'à la fin des hostilités ; mais que ce droit soit le lendemain même du décès du militaire et doit être liquidé, à compter de cette date, le plus tôt possible, quitte seulement à suspendre la jouissance des arrérages de la pension pendant la durée des hostilités, si la veuve ou les orphelins touchent une délégation de solde ou de traitement, ou une allocation dont le cumul serait incompatible avec le bénéfice de la pension.

La commission a chargé MM. Eymond et Lugol de déposer deux avis en ce sens, l'un sur le rapport de M. Justin Godart, relatif aux délégations de solde dans la marine ; l'autre, sur le rapport de M. André Paisant, relatif aux allocations données aux familles des victimes civiles de la guerre.

La propagande française à l'étranger

La commission des affaires étrangères s'est réunie sous la présidence de M. Albin Rozet, qui lui a donné lecture d'une note du ministère des Affaires étrangères répondant aux observations qu'il avait été chargé de transmettre de la part de la commission, au sujet de l'état actuel de la propagande française à l'étranger par voie de publications et de journaux.

M. Albin Rozet a ensuite donné lecture d'une lettre du ministre de la Guerre relative à la question des permissions aux militaires indisciplinés.

La commission, prenant acte de cette communication et se déclarant satisfaite des intentions exprimées par M. Millerand, a chargé son président de rester en contact à ce sujet avec les ministères compétents.

Elle lui a également donné mission d'inviter le ministre des Affaires étrangères à venir, aussitôt qu'il le pourra, conférer avec elle au sujet de l'emprunt bulgare.

La commission sénatoriale des affaires étrangères

La commission sénatoriale des affaires étrangères s'est réunie hier, sous la présidence de M. de Freycinet, pour procéder à l'installation de son bureau et à l'organisation de sa méthode d'agencement de Madrid. Elle a décidé d'entendre lundi prochain M. Deleassé.

Les Allemands à Douai Roubaix et Tourcoing

Le Bulletin des Réfugiés du Nord a reçu les renseignements suivants sur l'occupation allemande à Douai. Ces renseignements datent de fin janvier :

La kommandatur est maintenant installée rue de l'Université, chez M^{re} Genevois, notaire. Des officiers sont constamment à l'hôtel de ville gardé, jour et nuit, par des sentinelles, et dont la cour sert de parc aux automobiles. Le bureau de poste et la Banque de France sont également occupés. Des lettres arrivent, notamment celles des prisonniers internés en Allemagne ; la distribution en est assurée par des agents de police qui, sous la direction de M. Noellecq, sous-maire, continuent leur service.

A l'arsenal, toutes les machines ont été emmenées en Allemagne, c'est là que se fait le rassemblement des effets des loyers avant qu'ils soient envoyés. Aux usines Arbel sont installées les boulangeries.

Dans les casernes tout le mobilier a été brisé. Les appareils téléphoniques ont été enlevés chez les particuliers et portés à la mairie. Les hôpitaux fonctionnent toujours, ainsi que les écoles primaires.

Les services de chemin de fer ont été établis à l'usage seul des Allemands ; fréquemment on voit passer, venant d'Arras, des trains complets chargés de soldats allemands qu'on reconduit à travers les wagons mal fermés et à l'odeur épouvantable qui se dégage à leur passage.

Les convois de blessés sont également fréquents. Aussi les hommes sont-ils maintenant démoralisés ; ils avaient leur dette de l'Yser et l'impossibilité de les sortir de prendre Arras.

Les Allemands qui meurent dans les ambulances de Douai sont enterrés au cimetière, dans un coin à part, le long du mur de l'usine Arbel, et neuf généraux y sont dans le caveau d'attente.

Le même bulletin dit, en outre :

A Roubaix et à Tourcoing, villes envahies, des distributions de pain ont lieu chaque matin aux portes des deux grandes boulangeries coopératives, L'« Union », à Roubaix, et la « Fraternité », à Tourcoing. Tandis que la foule attend et se presse, un opérateur allemand braque sur elle un appareil cinématographique. Et bientôt le film est envoyé en Allemagne.

Paris sous le brouillard

Paris s'est réveillé, hier matin, sous un voile de brouillard si épais que, bien avant dans la matinée, il faisait encore nuit dans bien des appartements.

La circulation des tramways en a été, jusqu'à midi, considérablement gênée ; toutes lanternes allumées, ils circulaient à petite allure, et sans doute nombre de rendez-vous ont-ils été manqués de ce fait.

Au commencement de l'après-midi, le voile des maisons s'est peu à peu dégagé de la calotte d'ouate grise qui pesait sur la ville, et la tour Eiffel elle-même s'est montrée presque tout entière.

Mais, à l'approche du crépuscule, le brouillard a redoublé d'intensité. Son odeur acre venait à la gorge des passants emmitouflés circulant à l'éloignement parfois pour admirer les dessins fantastiques que projetaient tout autour d'eux les réverbères, en éclairant démesurément les branches des arbres voisins, auxquels semblaient suspendues de longues écharpes de crêpe. Dans cette muraille humide, les lumières piquaient, çà et là, de menus diamants, des rubis, des émeraudes, évoquant les constructions féeriques surgies au geste d'Aladin à la lampe merveilleuse, et où les gemmes les plus rares tenaient lieu de briques et de mortiers.

TRIBUNAUX

Un jeune incendiaire. — Un gamin de quinze ans, gardeur de troupeaux aux environs de Reims, était condamné en décembre dernier par le tribunal des enfants séjournant dans cette ville, malgré le bombardement quotidien, à dix ans de détention dans une colonie correctionnelle pour incendie volontaire.

Sur appel devant la cour de la Seine, le jeune incendiaire a vu, hier, sa peine abaissée à l'internement jusqu'à sa majorité dans une colonie pénitentiaire.

Une Allemande voleuse. — Mme Delachère, âgée de trente-sept ans, née Windergerest, est originaire de Munich.

Elle fut arrêtée au commencement des hostilités pour vol dans les magasins et fut condamnée en octobre dernier à un mois de prison par défaut.

Hier, elle revenait sur opposition. Son avocat fit savoir que, d'une part, Mme Windergerest et son mari avaient des sentiments francophiles, à tel point que plutôt de rejoindre son régiment comme officier bavarois, M. Delachère avait préféré être interné dans un camp de concentration.

En égard à cette attitude, le tribunal a réduit la condamnation de l'inculpée à quinze jours d'emprisonnement.

Nouvelles diverses

PARIS. — Sur la voie ferrée. — Hier matin, vers 7 h. 1/2, dans le dépôt de la gare des Batignolles, un journalier, M. François Lemaître, âgé de quarante-deux ans, demeurant 47, route de la Révolte, à Levallois, a été renversé par une machine en manœuvre et a eu les jambes broyées.

Le malheureux a été transporté à l'hôpital Beaujon.

La mission de M. Rondet-Saint. — Notre collaborateur M. Rondet-Saint a été reçu par M. le ministre de la Marine, à qui il a rendu le rapport de la mission dont ce département l'avait chargé, à l'effet d'étudier le prolongement de nos services maritimes dans le Pacifique par Panama.

Nos marsouins sont fiers de leurs trophées



L'assaut a été rude, mais, suivant leur habitude, nos fusiliers-marins l'ont mené rondement. Devant leur impétueuse attaque à la baïonnette, les Allemands ont vite lâché pied, abandonnant bon nombre d'entre eux sur le terrain. Des fusils et des casques ont constitué le butin des marsouins, qui ne veulent plus s'encombrer de ces trophées tant ils sont habitués à en recueillir tous les jours.

Morts au champ d'honneur

On annonce officiellement la mort de M. Pierre Leroy-Beaulieu, conseiller général de l'Hérault et ancien député libéral de Montpellier, tué devant l'ennemi le 13 janvier dernier, dans l'Alsne.

M. Pierre Leroy-Beaulieu, dont la Croix annonçait la disparition les jours derniers, était parti pour le front dès les premiers jours de la mobilisation en qualité de capitaine d'artillerie. Il avait lui-même demandé à partir et avait donné des preuves de courage et de sang-froid remarquables, qui lui avaient valu les félicitations de ses chefs et l'admiration de ses hommes.

Le commandant Anault, du 300^e d'infanterie.
Les capitaines : Louis Desplagnes, du 6^e d'infanterie coloniale; Michel Pommerehne, de l'infanterie; Augustin Castréau, du 12^e d'infanterie; Maurice Peghaire, du 1^{er} zouaves; Peillon, benédicte, du 207^e d'infanterie; Guillaume Desmonts, du 286^e d'infanterie; Ferdinand Roguin, du 16^e chasseurs à pied.

Les lieutenants : Henri d'Argenton, du 3^e d'artillerie lourde; Léon Chery, du 85^e d'infanterie; Ferdinand Pion, du 75^e d'infanterie; Jean Pernidi, de l'infanterie; Henri Blanc, du 4^e zouaves; Cédric Sauvageon, de la réserve; Maurice Lecomte, du génie; Aliz Audis, du 68^e d'infanterie; Pierre Gilbert-Craha, du 107^e d'infanterie.

Les docteurs : Obélaune, médecin major de 1^{re} classe, du 20^e chasseurs à pied; Louis Colonna, médecin major de réserve des troupes alpines.

Les abbés : Jean-Claude Goutard, sous-diacre du diocèse de Lyon, sous-lieutenant au 238^e d'infanterie; Vatan, vicaire d'Arnay-le-Duc et Saint-Fritz; Léon Chabaud, professeur à l'Institution Notre-Dame de Mende, caporal au 142^e d'infanterie; Joseph Arnould, élève du grand séminaire de Nantes, du 57^e d'infanterie coloniale; le R. P. Henri Lazard-Peillon, benédicte, du 207^e d'infanterie.

Les sous-lieutenants : Eugène Ferrandon, du 308^e d'infanterie, tombé glorieusement à la tête de sa section, le 18 octobre dernier, à l'âge de 25 ans, et promu sous-lieutenant sur le champ de bataille. D'un sang-froid et d'un courage remarquables, il mérita de suite les félicitations de ses chefs et l'admiration de ses hommes; André Rousseau-Dumortier, du 118^e d'infanterie; Jean Coudarchet, du 27^e d'infanterie; Magon, du 144^e d'infanterie; Charles Michel, du 26^e chasseurs à pied; Eugène Balloteau, du 1^{er} d'infanterie coloniale; Léonard Raffard, du 331^e d'infanterie.

L'ouvrier de l'usine Pierre Gaudin, surnommé à bord des sous-marins, Curly.

Les adjoints : M. L'abbé, du 7^e d'infanterie coloniale; Tug, du 2^e régiment de marche; Louis Bouchard, du 138^e d'infanterie; René Chabaud, du 68^e d'infanterie.

Les sergents : G. B. Bouchard, du 41^e territorial; Christian Bouchard, du 2^e chasseurs; Albert Ferdinand Pruneyre, du 138^e d'infanterie; André Bouchard, du 331^e d'infanterie; François Guionnet, du 207^e d'infanterie; Marius Guget, du 144^e d'infanterie; Paul Bouchard, du 138^e d'infanterie.

Les soldats : Guillaume de la Serre, du 37^e d'infanterie; Léon Bouchard, du 75^e d'infanterie; René Chabaud, du 155^e d'infanterie; Maurice Vergès, du 33^e de ligne; Louis Prillat, du 252^e de ligne; Gaston Bouchard, du 2^e zouaves; Antoine Vauvrière, du 252^e d'infanterie; Emmanuel-Marius Dupuy, du 158^e de ligne; Jacques Harcourt, du 33^e de ligne; Camille Chevalier, du 338^e d'infanterie; Louis Bouchard, du 1^{er} régiment de marche coloniale; Julien-Paul Bon, du 4^e groupe d'artillerie de campagne; Dominique Guionnet, du 99^e de ligne; Emile Prillat, maître pointeur au 19^e régiment d'artillerie; François Guionnet, du 121^e d'infanterie; Louis Laurent, du 105^e d'infanterie; Jean Bouchard, du 82^e territorial; Pierre Bouchard, du 138^e d'infanterie; Marcel Bouchard, de l'infanterie.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. I. la grande-duchesse Anastasia de Russie passera l'hiver sur la Riviera.

— S. A. R. la princesse Marie-Louise de Schleswig-Holstein vient d'accepter, à Londres, la présidence d'une ambulance belge.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le comte de Lalaing, ministre de Belgique à Londres, et relevé de ses fonctions pour cause de santé, était depuis douze ans accrédité auprès de la cour de Saint-James. Le comte de Lalaing est né à Londres, en 1856. (New York Herald.)

NAISSANCES

— Mme Pierre de La Serre, née Creton de Limerville, a donné le jour, à Amiens, à un fils qui a reçu le prénom de Guy.

— Mme Henry Gridel, femme du capitaine au 59^e bataillon de chasseurs à pied, est mère d'un fils qui a reçu le prénom de Joseph.

— Mme Michael Hodges, femme de l'attaché naval de l'ambassade d'Angleterre à Paris, a donné le jour à un fils, à Châteaubert.

NECROLOGIE

— En la chapelle des Invalides, ont eu lieu, avant-hier, à midi, les obsèques de M. Poilpot, peintre militaire, président de la Société des médaillés militaires, commandeur de la Légion d'honneur.

Le deuil était conduit par Mme Poilpot, veuve du défunt. Venaient ensuite : Mme Poncin, Mme Sauton, M. Léon Rabida, MM. Pierre et Clément Carrier-Hellouze, M. Poncin.

Le président de la République était représenté par le colonel Bonet. Les ministres de la Guerre et de la Marine, ainsi que le gouverneur militaire de Paris, étaient également représentés.

La levée du corps fut faite et l'absoute donnée par le chanoine Verdier, curé de Sainte-Clothilde. L'inhumation eut lieu au cimetière de Croissy.

— On annonce le décès de M. Ernest Couré, président honoraire de la compagnie des grands ports de la Cour d'appel de Paris.

Une messe sera dite, samedi 13 février, à 10 h. 30, à l'église Saint-Sulpice (chapelle de la Sainte-Vierge), pour le repos de l'âme de M. Pierre Gilbert-Craha, en littérature Pierre Gilbert, décédé au 107^e régiment d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, le 8 septembre 1914, à Châteaubert (Marne). Il était le gendre du comte de Courville, directeur aux Etablissements Schneider et Cie.

— On annonce la mort de M. Ernest Couré, président honoraire de la compagnie des grands ports de la Cour d'appel de Paris.

Une messe sera dite, samedi 13 février, à 10 h. 30, à l'église Saint-Sulpice (chapelle de la Sainte-Vierge), pour le repos de l'âme de M. Pierre Gilbert-Craha, en littérature Pierre Gilbert, décédé au 107^e régiment d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, le 8 septembre 1914, à Châteaubert (Marne). Il était le gendre du comte de Courville, directeur aux Etablissements Schneider et Cie.

— On annonce la mort de M. Ernest Couré, président honoraire de la compagnie des grands ports de la Cour d'appel de Paris.

Une messe sera dite, samedi 13 février, à 10 h. 30, à l'église Saint-Sulpice (chapelle de la Sainte-Vierge), pour le repos de l'âme de M. Pierre Gilbert-Craha, en littérature Pierre Gilbert, décédé au 107^e régiment d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, le 8 septembre 1914, à Châteaubert (Marne). Il était le gendre du comte de Courville, directeur aux Etablissements Schneider et Cie.

— On annonce la mort de M. Ernest Couré, président honoraire de la compagnie des grands ports de la Cour d'appel de Paris.

Une messe sera dite, samedi 13 février, à 10 h. 30, à l'église Saint-Sulpice (chapelle de la Sainte-Vierge), pour le repos de l'âme de M. Pierre Gilbert-Craha, en littérature Pierre Gilbert, décédé au 107^e régiment d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, le 8 septembre 1914, à Châteaubert (Marne). Il était le gendre du comte de Courville, directeur aux Etablissements Schneider et Cie.

— On annonce la mort de M. Ernest Couré, président honoraire de la compagnie des grands ports de la Cour d'appel de Paris.

Une messe sera dite, samedi 13 février, à 10 h. 30, à l'église Saint-Sulpice (chapelle de la Sainte-Vierge), pour le repos de l'âme de M. Pierre Gilbert-Craha, en littérature Pierre Gilbert, décédé au 107^e régiment d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, le 8 septembre 1914, à Châteaubert (Marne). Il était le gendre du comte de Courville, directeur aux Etablissements Schneider et Cie.

— On annonce la mort de M. Ernest Couré, président honoraire de la compagnie des grands ports de la Cour d'appel de Paris.

Une messe sera dite, samedi 13 février, à 10 h. 30, à l'église Saint-Sulpice (chapelle de la Sainte-Vierge), pour le repos de l'âme de M. Pierre Gilbert-Craha, en littérature Pierre Gilbert, décédé au 107^e régiment d'infanterie, tué glorieusement à l'ennemi, le 8 septembre 1914, à Châteaubert (Marne). Il était le gendre du comte de Courville, directeur aux Etablissements Schneider et Cie.

LES SPORTS

Comité d'Éducation physique

ACADEMIE DE PARIS

Les cours d'aujourd'hui. — Matin. — De 9 heures à 12 heures : Tir Gaston-Benette, 30, av. d'Antin. Carabine 6^m/m. Séries individuelles de dix balles avec le carton, 0 fr. 50. (Pour 30 adhérents.) Fournir au représentant du comité une autorisation écrite des parents, tuteur ou ayant droit. — De 9 heures à 12 heures, salle Charlemont, 24, rue des Nègres, Paris (9) : canoë, boxe, culture physique. — De 10 heures à 11 heures, Monège Saint-Paul, 30, rue Saint-Paul : éducation physique. — De 10 heures à 10 heures, terrain de La Boule, Collège d'Athlètes de Paris, à Versailles (près la porte des Chantiers) : cross country le matin; exercices à partir de 1 h. 30 l'après-midi. On peut déjeuner moyennant 1 franc envoyé à l'Auto la veille avant 4 heures.

Après-midi. — De 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2, Institut du docteur Rolieux, 11, rue de Maillé, Paris (14) : éducation respiratoire (pour 30 élèves seulement). — De 2 heures à 5 heures, Cercle Hoche, 22, rue Daru, Paris (8) : culture physique, escrime à la balonnette, canoë, boxe (seulement pour les classes de 1914 à 1918). — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, Gymnase Municipal, 32, Grande-Rue, à Montrouge : culture physique. — De 2 h. 1/2 à 4 heures, salle de Culture physique Zurich, 10, rue Théry, Paris (16) (pour 30 élèves seulement). — De 2 h. 1/2 à 3 h. 1/2, vélodrome du Parc des Princes (près la gare d'Auteuil).

Soir. — De 8 heures à 9 heures, à la salle de Culture Physique, 10, rue du Faubourg-Montmartré (pour 100 élèves). — De 8 h. 1/2 à 10 heures, salle Collis, 63, rue Meslay (59) : culture physique (pour 65 élèves seulement déjà inscrits; il y a eu ce moment des vacances).

La surprise du Vél' d'Hiv'. — Plus de six cents jouteurs adhérents qui, mardi soir, s'étaient rendus à la rue Néhém, n'ont pas été déçus : il leur a été donné d'entendre le grand baryton Koté, de l'Opéra, qui, de sa voix puissante, a retentir l'immense voûte du Vélodrome d'Hiver des chants de la Marseillaise et de la Brabançonne. La surprise annoncée fut goûtée et applaudie à outrance par toute la jeunesse présente à cette belle soirée, qui vit 540 adhérents se lever, une heure durant, aux divers exercices de la culture physique.

AERONAUTIQUE

A l'Aéro Club de France. — Le comité de direction s'est réuni le 4 courant, sous la présidence de M. Henry Bouchard de La Meurthe, président, qui a rappelé en termes émus les pertes éprouvées par le Club en la personne de MM. Luc et René Rumpelmayer. Il adressa ses bien sincères félicitations aux membres du Club aux armées cités à l'ordre du jour : MM. le capitaine Quinton et Louis de Villamont, ainsi qu'au capitaine de Lapeyrouse et au sergent-aviateur Cluett, fait chevalier de la Légion d'honneur.

Après avoir ratifié la délivrance de nombreux brevets de pilote-aviateur, le comité accepte la candidature de nouveaux membres titulaires. M. Testart est, à l'unanimité, nommé membre bienfaiteur.

Le comité accorde trois médailles aux lauréats du comité d'éducation physique, et il décide d'organiser une manifestation patriotique au profit de nos soldats, sous le titre de « Journée de l'oiseau de France ».

LES NOUVELLES TROUPES BRITANNIQUES EN FRANCE



PENDANT QUE LES UNS ASSISTENT A UN COMBAT DE LUTTE....



LES AUTRES DANSENT AU SON DE L'ACCORDEON

D'importants contingents de soldats anglais débarquent en France depuis quelques jours. Parfaitement entraînés et placés sous le commandement de chefs expérimentés, ces troupes vont aller rejoindre sur le front celles que nos alliés nous ont déjà envoyées. Sans nul doute, elles aussi se feront remarquer par leur vaillance et leur énergie et attaqueront avec bravoure l'ennemi commun.